N° 6. (Iʳᵉ ANNÉE.) 19 SEPTEMBRE 1829.

L'ORGANISATEUR.

L'ORGANISATEUR paraît une fois par semaine. — On s'abonne au bureau du journal, rue Saint-Maur-Saint-Germain, n° 17; chez PILLET aîné, rue des Grands-Augustins, n° 7; DELAFOREST, rue des Filles-Saint-Thomas, n° 7; et les directeurs des postes des départemens. — L'abonnement est de 25 fr. pour l'année; 15 fr. pour six mois, et 7 fr. pour trois mois.

LE THÉOLOGIEN ET LA MÈRE DE FAMILLE.

PREMIER ENTRETIEN.

Le théologien. Le mot de saint Paul (1) vous tient à cœur, madame. — *La mère de famille* : Oui, monsieur, surtout depuis que nos légistes, d'ailleurs assez peu dévots, l'ont maintenu dans leur code (2). — Vous attendiez donc que votre sexe fût compris dans la grande émancipation, dont les révolutionnaires avaient flatté le monde? — Pourquoi, lorsqu'on annonçait la fin de toute oppression, la femme seule n'aurait-elle pas espéré de voir tomber ses chaînes? — Très-bien! madame, vous voilà tout-à-fait de votre siècle; allons, essayez du rôle de factieuse; je suis curieux de savoir comment le démon de la révolte saura parler par une bouche que Dieu forma essentiellement pour exprimer la douceur, la tendresse et l'amour. — Soyez tranquille, monsieur, je ne répudierai point le lot divin qui nous a été départi dans la création; et s'il m'arrive de peindre avec quelque chaleur l'abus de la supériorité physique sur l'être que vous daignez considérer comme l'interprete privilégié du sentiment, ce ne sera point à des suggestions sataniques que je céderai, mais plutôt aux inspirations de mon bon ange, qui me dit que la portion la plus affectueuse de l'humanité ne peut rester long-tems encore sous le joug de la force. — Votre bon ange est par trop complaisant, madame, s'il vous berce avec de telles prévisions. Mais non, ce n'est pas lui qui peut vous tromper ainsi, et je suis pleinement convaincu que vous prenez les tentations d'un mauvais génie pour les promesses de votre céleste gardien. Car, enfin, qu'est-ce, après tout, que ce joug qui vous pèse si fort? N'avons-nous pas, au contraire, à déplorer la puissance que vous avez trop souvent exercée sur l'homme, depuis Adam jusqu'à nous? Et quand vous commandez réellement, sous une vaine apparence de subordination, comment pouvez-vous désirer un affranchissement? Le prêtre et le magistrat, dites-vous, se réunissent pour vous imposer l'obéissance. Le mot est dur, madame, je le sais, mais il est nécessaire; mais c'est tout ce qui reste de la suprématie maritale, et la religion, devançant la politique, a dû le consacrer dans l'intérêt de l'ordre et de l'unité que réclame le gouvernement des familles. Ensuite, tout raisonnement à part, ne devez-vous pas vous soumettre aveuglément à la volonté de Dieu, dès qu'elle vous est révélée par les saintes Ecritures? — Ici, monsieur, permettez-moi de vous arrêter par une profession de foi à laquelle, sans doute, vous ne vous attendez pas. Oui, dussiez-vous m'en faire un péché capital, j'ai prêté volontiers l'oreille, depuis quelque tems, aux exhortations apostoliques d'un directeur d'une espèce toute particulière. Sans avoir rien dans son extérieur qui annonce une mission spéciale, il me prêche comme un homme qui s'en est donné une, ou qui est convaincu qu'il l'a reçue du ciel. Je voudrais que vous l'entendissiez quand il me parle de l'être infini et de l'humanité. Son acte d'amour de Dieu et du prochain est vraiment admirable; il ouvre une nouvelle voie à la double sympathie qui nous rattache d'un côté au créateur, et de l'autre à nos semblables. Eh bien! ce guide spirituel, qui s'est insensiblement rendu maître de mon ame, en y faisant couler peu à peu sa doctrine vivifiante; ce théologien, non encore breveté en Sorbonne, m'assure que la religion, faite pour l'homme dans le tems, est sujette à la loi du progrès, et que lorsque Dieu a parlé dans le tems, il a parlé la langue du tems et de l'homme. — N'allez pas plus loin, madame, il y aurait de l'imprudence de ma part à discuter avec vous les assertions plus ou moins erronées d'un directeur dont je dois avant tout décliner la compétence. Mais admettons néanmoins, pour un instant, que la religion soit progressive, qu'en conclurez-vous en faveur de votre sexe, et contre la maxime dont le grand apôtre a fait la base sacrée de la paix domestique? — J'en conclus tout naturellement que Dieu, par l'organe de saint Paul, n'imposa l'*obéissance* à la femme, il y a dix-huit siècles, que parce que le développement successif de son plan providentiel ne comportait pas encore notre entier affranchissement. Songez, monsieur, que le christianisme fit alors pour nous tout ce qu'il pouvait faire; qu'il nous retira de l'état d'asservissement et d'humiliation où nous avait plongées le paganisme, même dans ces républiques si vantées, qu'on offre incessamment pour modèles aux amis de la liberté. Aujourd'hui, il peut faire davantage; après nous avoir élevées au rang de premiers sujets dans la hiérarchie domestique, il nous doit une dernière promotion. — Laquelle donc? — Celle qui consisterait à faire disparaître tout ce qui suppose ou entretient les rapports de serviteur à maître entre deux êtres que le ciel a formés pour offrir, dans leur union, le type de l'association la plus parfaite. — Toujours la même chose! Mais qui voudrait se charger de maintenir l'ordre dans vos ménages, si le dogme religieux et la loi civile pouvaient fléchir devant vos prétentions? — Ne dirait-on pas, monsieur, que

(1) Femmes, obéissez à vos maris.

(2) La femme doit obéissance à son mari.

le respect et la crainte entre époux sont de plus sûrs garans d'harmonie, que la confiance et l'amour, sentimens qui acquerraient nécessairement un nouveau degré d'intensité, si, de servantes obligées, nous devenions enfin les égales de ceux qui nous appellent leurs moitiés? — Et l'unité! — L'unité résulterait de l'harmonie, et le mariage serait vraiment alors la fusion de deux existences en une seule. — Chimère! utopie! — Il est pourtant incontestable que la société conjugale s'est constamment rapprochée de cet état que vous croyez de pure fantaisie et hors de notre portée. De ces illustres Romaines dont on parle tant dans l'histoire, quoiqu'elles ne fussent guère que de véritables esclaves, privées des droits de cité et de famille; des Cornélie et des Fulvie, à ces dames du moyen âge que nos preux plaçaient immédiatement après Dieu et le Roi, il y a plus loin que de notre position actuelle à celle que nous osons prévoir et espérer. — Vous oubliez, madame, que votre condition a été irrévocablement et définitivement fixée par le nouveau testament, et qu'un terme a été marqué à l'amélioration de votre sort, à votre émancipation graduelle, par celui qui a dit à la mer: *tu n'iras pas plus loin.* — Permettez-moi de vous faire observer, monsieur, que vous m'opposez toujours la même objection, celle que j'ai déjà repoussée de par la nature progressive de la religion, cette langue mystérieuse entre les intelligences bornées et l'intelligence infinie, ce lien indissoluble entre la terre et le ciel, sur lequel le principe éternel de toute perfection a dû mettre essentiellement le sceau de la perfectibilité dont il gratifiait la race humaine. Prenez garde de ne rester si obstinément attaché à cet unique argument, que par un zèle mal entendu pour la *lettre* qui tue. Mais je m'aperçois que je vais à mon tour prêcher mon ancien directeur. Excusez-moi, monsieur, on va souvent plus loin qu'on ne pense, quand on plaide sa propre cause. — Continuez, madame, je suis bien aise de savoir jusqu'où vous conduira l'esprit insurrectionnel qui s'est emparé de votre imagination ardente. — Puisque vous le voulez, j'obéis, et cette fois, c'est de bon cœur. Eh bien! monsieur, il me semble que votre manière d'envisager la question tient à ce que vous vous cramponnez avec trop de persévérance et de préoccupation, peut-être, à cette partie des anciens dogmes qui fait introduire le mal sur la terre par la femme. A ce point de vue, on conçoit, en effet, que des traces de réprobation subsistent à tout jamais contre nous, dans les lois divines et humaines, si l'on méconnaît l'origine et le caractère de la mission du Christ. Ils en étaient là les pères de ce concile de Mâcon, qui, interprétant la Genèse sous l'influence des traditions payennes, essayaient de nous rejeter en dehors de l'humanité, et donnaient à l'arrêt prononcé contre Eve une extension rigoureuse, inconciliable avec la miséricorde divine, et avec le texte même de l'Ecriture: car, rappelez-vous que, selon la promesse faite à nos parens déchus, il est né de la femme un fils qui a écrasé la tête du serpent, et que la réhabilitation de l'humanité remonte ainsi à l'auteur de sa chute. — D'où vous concluez! — Que les conséquences funestes de la faute qu'on nous reproche doivent disparaître dès que le principe n'est plus, et qu'il y a souveraine injustice à nous punir indéfiniment, comme les instrumens ou les complices du génie du mal, après que le céleste vainqueur de ce génie est sorti de nos entrailles. — Le principe du mal n'est plus, madame! Dites seulement qu'il a été comprimé, car chaque instant nous révèle encore son existence dans le monde, et puisqu'il faut vous le redire, je crains bien que ce ne soit lui qui parle ici par votre bouche. — Et moi, monsieur, je suis presque persuadée, voyez mon audace! qu'il y a un reste de vieille hérésie dans l'importance du rôle que vous faites jouer incessamment au démon, et dans votre persévérance à flétrir une partie des œuvres de Dieu. Mais la question est trop grave pour la traiter aujourd'hui. Je veux auparavant en conférer avec mon nouveau directeur, dont je vous prie de ne pas nier la compétence, de peur qu'il n'en vînt à dire que la vôtre finit, et que la sienne commence. En attendant, croyez que je n'ai formé qu'un vœu légitime, quand j'ai demandé que le mariage, modèle de l'union la plus intime, selon les vues de la Providence, n'offrît plus aucun vestige de servage. Et suffit-il même de l'égalité dans cette société sacrée? Non; il faut qu'elle identifie tellement les deux êtres qui la contractent, qu'il en résulte, selon l'expression de Rousseau (ne vous scandalisez pas de la citation!) une seule personne morale, dont la femme sera l'œil et l'homme le bras, ce qui représente en définitive l'individu social dont me parle souvent mon théologien, et qui doit avoir sa puissance de raisonnement et d'action dans la tête et les bras de l'homme, tandis que le cœur de la femme recèlera l'immense levier du sentiment. Je vous expliquerai plus tard toute ma pensée là-dessus; je vous ferai pressentir, si je ne puis vous les indiquer complètement, le rôle et les fonctions que j'entrevois pour nous dans l'avenir: mais j'en ai dit assez aujourd'hui pour un début. P. M. L.

LE MONDE HARMONIQUE.

Lorsque la société est arrivée à une période de sa marche où se fait sentir le besoin imminent d'effectuer une évolution, de franchir une barrière, on voit se produire à la fois, dans ce but, sur les points les plus éloignés et de la part des hommes les plus étrangers entre eux, des efforts instinctifs plus ou moins directs. La démonstration de cette vérité, que l'on trouverait aisément dans la simple énumération d'entreprises de toute nature tentées à notre époque, pourrait fournir de curieux développemens dans lesquels nous n'avons pas lieu d'entrer en ce moment. Notre objet est seulement de signaler un travail individuel, qui, bien que nous ne le connaissions qu'imparfaitement, nous semble devoir être rangé dans la cathégorie des efforts dont nous parlions tout à l'heure.

Nous avons remarqué dans la *Gazette littéraire* de l'Université de Halle (*Allgemein litterature-zeitung*) l'analyse d'un ouvrage publié à Breslau par M. Rambach, ancien officier d'artillerie au service de Prusse, ouvrage dont le titre était de nature à fixer notre attention; le voici: *La formation d'un monde harmonique, présentée comme but final de notre existence ici bas.* Ce livre ne nous est connu que par l'analyse de la *Gazette littéraire* dont nous allons faire un court résumé.

Le monde harmonique, tel que le conçoit M. Rambach,

est celui où l'homme pourrait développer sans obstacles toutes les facultés qui lui sont données par la nature, et où tous les efforts seraient dirigés dans le double but de l'exploitation parfaite du sol et du perfectionnement moral et intellectuel des individus. L'auteur, considérant que du premier de ces buts dépend essentiellement l'accomplissement du second, consacre son premier volume, le seul dont il soit question ici, à l'exposition des *entreprises nationales* jugées par lui nécessaires pour l'atteindre; ces entreprises consistent dans les institutions suivantes :

1° La création d'un fonds général de secours et d'indemnités, sorte de caisse d'épargnes et d'assurance, destinée, d'une part, à garantir des misères occasionées, souvent par la vieillesse ou par des causes accidentelles; de l'autre, à des opérations d'utilité publique.

2° Une institution générale de banque ayant pour mission de présider à la circulation de l'argent et de réunir les sommes nécessaires aux entreprises nationales.

3° La création d'actions du fonds national, employées à l'acquisition des propriétés particulières qui doivent former la propriété commune. Ces actions concentreront tous les moyens pécuniaires entre les mains de la banque, et remplaceront les hypothèques par un véritable papier-monnaie incomparablement plus favorable aux transactions industrielles.

4° L'incorporation, par voie d'achat, d'une partie des propriétés privées à la propriété publique, opération à la suite de laquelle l'auteur aperçoit une amélioration sensible dans la situation des propriétaires fonciers et une association de travail entre eux.

5°.Une division du sol propre à répandre également sur toutes les parties l'aisance et les lumières, et un système d'exploitation industrielle approprié à cette division.

Telles sont les entreprises au moyen desquelles l'auteur croit possible de former un monde harmonique; mais il compte avant tout sur l'amortissement successif des propriétés particulières. « Il en résultera, suivant lui, que chaque force, sans rien abdiquer de son individualité, tendra à s'associer avec d'autres forces pour constituer une unité; il en résultera que la plus grande abondance de produits sera obtenue par le moins de dépense possible des forces humaines; il en résultera des économies de tems et d'espace; il arrivera enfin que le sol se trouvera divisé de telle manière que chaque partie, conservant son individualité, s'unira intimement avec les parties analogues, et que chacun des ensembles, ainsi formés de diverses parties, s'unira à son tour avec les ensembles analogues. »

On jugera, par les développemens qui seront donnés ultérieurement dans *l'Organisateur*, jusqu'à quel point les vues de M. Rambach, telles au moins qu'il nous est permis de les apprécier d'après l'analyse de la *Gazette littéraire*, se rapprochent des idées de l'école de Saint-Simon sur la société de l'avenir, considérée sous le rapport de son organisation politique.

Cette analyse est accompagnée de réflexions peu favorables à l'auteur, qui est présenté comme ne possédant que des connaissances superficielles en économie publique. Il ne nous appartient pas de prendre, contre le critique, la défense d'un livre que nous-même ne connaissons que par son intermédiaire; et, jusqu'à plus ample informé, nous ne pouvons que nous en rapporter à la *Gazette littéraire*, dont les savans rédacteurs méritent la plus entière confiance. Cependant nous ne saurions terminer cet article sans faire observer qu'en accusant M. Rambach de créer un *système agraire*, ils ont fait une confusion que leur bon esprit ne manquera pas de reconnaître. Rien ne ressemble moins à la division du territoire en portions égales entre les citoyens qu'une association des forces individuelles pour l'exploitation en commun, avec répartition des produits en raison des travaux de chacun. Ceci est de l'égalité bien entendue; l'autre système est du nivellement.

Quant au reproche fait à l'auteur de poursuivre des chimères, loin qu'il nous inspire aucune répugnance pour ses idées, nous ne saurions nous défendre d'un certain faible pour les rêveurs, pour les fauteurs d'utopies; car nous nous rappelons que ces épithètes furent prodiguées à presque tous les grands théoriciens, jusqu'au jour où leurs rêveries subirent l'épreuve de l'application. De pareils reproches nous invitent à lire l'ouvrage auquel on les adresse. Ils sont d'ordinaire une garantie que l'auteur a traité des questions générales, et que par conséquent son intelligence est douée de largeur, lors même que ses idées seraient fausses. H. C.

LE MÉMORIAL CATHOLIQUE.

Nous avons cherché à démontrer, dans le premier numéro de *l'Organisateur*, que l'esprit rétrograde, soutenu de tout ce que le génie, la force de volonté et l'appui du glaive peuvent donner de puissance, n'en a pas moins été condamné à subir de continuelles défaites; et nous avons prouvé, par l'exemple de Brutus et de Julien, à quoi se réduit l'influence des noms propres, quand elle s'écarte de la voie progressive, pour s'exercer au profit du retardement. Nous revenons aujourd'hui sur ce sujet, parce qu'il nous semble que les esprits, préoccupés de questions accidentelles et secondaires, perdent trop souvent de vue les intérêts primordiaux et les besoins essentiels des sociétés humaines. Il est remarquable que sur ce point nous puissions employer, pour guérir certaines gens de la peur des *revenans*, et pour leur faire comprendre tout ce qu'il y a d'étroit, de mesquin et d'infime dans la cause de leurs émotions les plus vives, et dans les considérations relatives aux personnes, ou aux formes extérieures de la constitution des états, il est remarquable que nous puissions employer les mêmes armes dont se sert un rédacteur du *Mémorial Catholique*, écrivain spirituel et nerveux, autant que penseur profond, pour combattre les folles espérances des partisans de la rétrogradation. Au lieu de tant s'inquiéter des disgrâces et des promotions, événemens peu importans et journaliers dans les cours : « Il faut examiner, dit-il, l'état propre, l'état intrinsèque de la société, afin de savoir, non pas si tel ou tel individu la veut perdre ou sauver, mais, avant tout, si, *en-elle même*, et indépendamment de la volonté des hommes, elle renferme, ou des causes de ruine ou des

élémens de salut. Ce point de vue est haut et vaste, c'est le seul qui convienne aujourd'hui à l'observateur chrétien. Là un nouvel horizon se révèle; il y voit toutes choses dans leur ensemble, et ces détails qui, d'en bas, lui paraissent si grands, s'effacent et disparaissent. Sans s'arrêter aux formes extérieures des institutions, son regard plonge jusqu'à la base et en explore les fondemens. Inaccessible aux vaines clameurs des partis, c'est la société elle-même, la société toute entière qu'il interroge; c'est elle qui lui apprend ce qu'il faut craindre ou espérer; c'est elle qui lui dit si elle doit vivre ou mourir; et tandis qu'il l'écoute, à peine entend-il bourdonner au loin ces fractions de peuple qu'on nomme coteries, et ces fractions de coteries qu'on nomme ministres. Tout se réduit donc à se faire cette question : Sur quoi la société a-t-elle été posée ? sur la foi ou sur l'athéisme ? ou, en d'autres termes : De qui fait-on descendre et relever le pouvoir ? de Dieu ou de l'homme ? Dans le premier cas, un ministre inhabile, ou même mal intentionné, est à peine un accident passager : car il ne tarde pas à se briser contre la force sociale à laquelle il a la folie de s'attaquer. Dans le second cas, les hommes d'état les mieux disposés du monde sont nécessairement frappés d'impuissance.» Parlant ensuite de l'aveuglement universel qui fait placer le salut des peuples dans de puériles expériences, dans des combinaisons sans portée, et jusque dans les momenclatures des almanachs officiels, l'auteur de l'article termine par ces paroles remarquables : « La Providence le permet ainsi pour nous donner une grande et mémorable leçon. Elle veut, pour ainsi dire, nous laisser épuiser les hommes, afin qu'après en avoir bien appris la faiblesse et éprouvé l'impuissance, nous élevions enfin vers le Ciel nos yeux dessillés et nos mains suppliantes; alors, et seulement alors, commencera une restauration vraiment digne de ce nom ; alors, l'autorité sera replacée sur sa base ; alors des lumières inattendues jailliront d'antiques vérités; alors, il sera donné de nouveaux chefs aux peuples renouvelés, et à ces chefs une grande puissance pour le bien.... Mais ces lumières, cette puissance, ces chefs et ces peuples, il nous faut les attendre, il faut sourtout les mériter. »

L'éloquent écrivain qui a tracé ces lignes est un ancien collaborateur de M. l'abbé de La Mennais et de M. de Châteaubriand, dans un recueil consacré le plus souvent à la défense des doctrines rétrogrades. Comment faut-il donc entendre la renovation qu'il annonce ? S'agit-il simplement pour lui d'une résurrection du passé ? non, puisque des *lumières inattendues* doivent jaillir d'antiques vérités, et qu'il sera donné de nouveaux chefs aux peuples régénérés. Là, se trouve indiqué, ce semble, d'une manière assez positive, le développement progressif de l'esprit évangélique, sur lequel sera fondée aussi la réorganisation future que Saint-Simon a prévue et signalée; et rien ne s'oppose à ce que nous voyions dans cette promesse de nouveaux chefs, faite au genre humain, la transformation qui doit s'opérer, selon nous, dans la hiérarchie sociale de l'avenir, et qui, dans l'ordre matériel, fera passer la puissance, de l'aristocratie oisive des gens de guerre et des héritiers de la conquête, à la classe laborieuse et pacifique des industriels.

« Craignez, nous dira-t-on, qu'un désir trop vif de rapprochement ne vous fasse commettre quelque étrange méprise sur les intentions des hommes, que vous ne placez peut-être si haut aujourd'hui, que parce que vous oubliez leurs opinions d'hier. » A cela nous répondrons que depuis le *Conservateur*, les esprits transcendans de la vieille école catholique nous paraissent avoir fait un pas immense vers l'intelligence de l'avenir. M. de La Mennais et ses amis ont déclaré qu'ils se trouvaient trop à l'étroit dans l'ancienne théologie; ils veulent qu'on tienne compte des progrès sociaux, et ils montrent dans l'Ecriture la prédiction d'une nouvelle ère de délivrance pour ceux qui gémissent dans les ténèbres et dans les chaînes. M. de Châteaubriand, haranguant le conclave, n'a pas craint de dire que la morale évangélique, raison divine, appuie la raison humaine dans ses progrès vers un but *qu'elle n'a point encore atteint*, et que le christianisme, après avoir traversé les âges de ténèbres et de force, devient, chez les peuples modernes, le perfectionnement même de la société.

Des aperçus aussi vagues, malgré leur sublimité, sont loin sans doute des prévisions vastes, nettes et positives de Saint-Simon, mais ils attestent du moins que les premiers écrivains du siècle ont senti également, quoiqu'ils ne suivent plus d'ailleurs la même bannière dans les discussions de la politique accidentelle, que la force réelle, comme l'a très-bien dit M. Ballanche, finit toujours par être du côté de l'avenir, au lieu de rester du côté du passé; et que la société ancienne doit entrer, sous peine de périr, dans la société nouvelle, pour y profiter du développement de la doctrine chrétienne, dont les maximes religieuses, appliquées par l'esprit de vérité, sont destinées à former un jour l'état civil définitif de l'humanité. Eh bien! ce que nous apercevons dans les dernières manifestations du génie chez MM. de La Mennais et Châteaubriand, pourquoi refuserions-nous de le voir dans les accens énergiques de l'un de leurs anciens collaborateurs, dont le langage n'est pas moins susceptible que le leur d'une interprétation favorable à la loi du progrès? parce que, plus qu'eux, il se montra dominé par l'esprit rétrograde, dans le *Conservateur*! Mais, nous-mêmes, que faisions-nous alors? Nous lisions la *Minerve* avec passion, et s'il nous arriva de prendre la plume, ce fut pour produire au grand jour notre adhésion à tout ce que l'individualisme et la critique inspiraient à leurs plus fervens adeptes. Ne nous jugeons donc pas réciproquement sur ce que nous avons dit ou fait il y a dix ans. Si, en général, les amis du *bon vieux tems* n'ont pas cessé de prétendre que la société dût aller à reculons pour retrouver son assiette organique, c'est une raison de plus de rendre justice à ceux d'entre eux que nous avons vus surgir du milieu de la foule pour marcher en avant, comme nous avons droit d'exiger qu'on ne nous prenne pas pour des constitutionnistes stationnaires, sur les idées que nous avons émises avant notre renaissance philosophique en Saint-Simon.

P. M. L.